

**Québec français**



## **Paysages illimités**

Vincent Lambert

---

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69532ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Lambert, V. (2013). Paysages illimités. *Québec français*, (169), 32–33.

## PAYSAGES ILLIMITÉS

LES LIMITES DU PAYSAGE ne sont pas tracées d'avance. Il suffit d'un mot, *devant* le paysage par exemple, pour aussitôt ne pas être *dedans*, ou dire qu'il est *là-bas* pour qu'il ne soit plus *ici*, ou simplement dire *je le regarde* pour aussitôt le mettre à distance, comme si le paysage et mon regard – ou *je* – n'étaient pas un seul et même système. Il est par ailleurs possible de réfuter l'existence même du paysage. Pour Carlos Drummond de Andrade, la vérité est que trop peu de choses arrivent à l'instant, tout est plus tard :

Ce paysage ? Il n'existe pas. Existe l'espace  
vacant, à parsemer  
de paysage rétrospectif.

« Pour l'instant, le voir ne voit pas ; le voir recueille », écrit-il plus loin. Poser la question du paysage suppose donc de s'engager à tester les limites du monde et du corps, du corps et de la conscience, de la conscience et de la mémoire... Il faut, à mon sens, s'exposer à ce qu'une continuité règne en sous-main sur tout cela, même si nous sommes devant des manifestations qui semblent aussi autonomes que les doigts de la main. Au fait, nous ne savons même pas au juste de quoi est fait un paysage. Là où nous voyons un bouquet d'arbres, des pierres, une vallée, de l'air, la physique quantique découvre, comme le prétendent les mystiques, un champ unifié d'énergie, de l'information voire, ose-t-on affirmer parfois, « une substance mentale » (Arthur Eddington). « Tout ce que je regarde me regarde », écrit Bachelard. Ainsi donc, derrière ce mot, *paysage*, c'est la définition de l'être-au-monde qui est convoquée, avec toutes les possibilités de ce que Novalis appelle l'imagination : « De l'imagination productrice doivent être déduites toutes les facultés, toutes les activités du monde intérieur et du monde extérieur. »

De l'imagination productrice doivent être déduites toutes les facultés,  
toutes les activités du monde intérieur et du monde extérieur. NOVALIS

S'il faut le rappeler, c'est que le prétendu *réalisme* d'un large pan de la littérature contemporaine (depuis la Seconde Guerre en France et, disons, depuis 1980 au Québec) ne peut être accusé, comme le fait Annie Le Brun dans *Appel d'air*, de refuser tout sens de l'utopie, toute voyance à la littérature et à la poésie en particulier, pour s'en tenir à *ce qui est*. S'attarder à *ce qui est* ne saurait être un confinement. C'est plutôt un tel aplanissement de la « matière », sa réduction à l'inertie qui fait du point de vue de Le Brun un point de vue désenchanté, là où elle prétend qu'un retour à *ce qui n'est pas* est nécessaire au réenchantement du monde. À cela, un poète zen ou Guillevic dirait que réenchanter le monde est insensé, car il suffit plutôt de se laisser réenchanter par lui. Le sens qu'Annie Le Brun assigne à la poésie n'est donc certainement pas réservé aux explorateurs de l'inconscient : « Si elle doit mener quelque part, la poésie n'a pas d'autre sens que de nous mener vers ce que nous ne savons pas voir. » Qui peut vraiment dire qu'il a jamais vu un paysage ?

Les textes rassemblés dans ce dossier ont tous en commun de poser le monde comme une difficulté créatrice. Ils s'interrogent aussi bien sur les lieux et les formules du paysage dans la poésie, chez Albert Lozeau (**V. Lambert**), Saint-Denys Garneau et Francis Ponge (**J. Saint-Laurent**), dans la nouvelle québécoise contemporaine en regard des approches critiques de l'espace en littérature (**C. Lahaie**), dans les romans et carnets de Robert Lalonde (**K. Jarosz**), que ce soit dans un contexte naturel ou périurbain (**D. Laforest**), en examinant les ramifications sémantiques du mot

*paysage* proprement dit (**D. Robert**), ou même « à l'extérieur » du livre, si l'on pense aux installations artistiques présentes dans l'espace public (**M. A. Brouillette**) ou à l'aménagement géographique. Sur ce dernier point, il nous faut remercier **Philippe Poullaouec-Gonidec**, Serge Filion et le Conseil du paysage québécois de nous avoir permis de reproduire deux articles du colloque *Dynamiques et visions du paysage québécois*, tenu à Québec, du 15 au 18 juin 1998 (les autres contributions au colloque sont disponibles en ligne). Merci également à Patrice Dansereau pour son autorisation à reprendre la conférence du regretté **Pierre Dansereau**.

Par ce numéro, la revue *Québec français* inaugure non seulement sa refonte graphique, mais une réorganisation (et un grossissement !) de ses dossiers littéraires. Leur mission demeurant celle d'un enseignement, nous privilégions les articles courts présentant des problématiques d'ensemble et s'adressant à un lectorat diversifié. En plus d'accueillir plus d'articles, les dossiers sont désormais bicéphales... Une nouvelle section, « L'écriture », rassemble des essais abordant le thème de manières résolument singulières et inventives. Le lecteur retrouvera ici les plumes de poètes québécois d'aujourd'hui particulièrement marqués par l'expérience du paysage : **Robert Melançon**, **Mahigan Lepage**, **Antoine Boisclair**, **Marcel Labine**, **Louis-Jean Thibault**, **E. D. Blodgett**, **Patrick Lafontaine**, **Stéphane d'Amour**, **Nicole Brossard**, **Gilles Cyr**. Bonne lecture ! \*

VINCENT LAMBERT

Si elle doit mener quelque part, la poésie n'a pas d'autre sens que de nous mener vers ce que nous ne savons pas voir. ANNIE LE BRUN